

INDREK HARGLA

LE GLAIVE DU BOURREAU



Gaïa
polar

INDREK HARGLA

LE GLAIVE DU BOURREAU

Traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

1422. Tallinn, dernier port de la Hanse avant l'influente Russie. Être la fille du bourreau ne fournit pas les meilleurs atouts pour trouver l'âme sœur. Délaissée par celui qu'elle se croyait destiné, Wibecke fuit dans les bois et est témoin d'une tentative d'assassinat.

La victime, un étranger vêtu d'un manteau de drap vert, trouve asile auprès des dominicains. Devenu amnésique, il pourrait avoir été envoyé comme compagnon, en apprentissage auprès du riche Werdynchusen.

Un rouleau de lettres déchirées, la trace d'un anneau arraché, sont autant d'indices pour Melchior en ces temps où les intérêts de l'ordre Teutonique et ceux des marchands de la Hanse sont plus que jamais divergents.

« Une précision d'orfèvre et un plaisir extrême. »

Bernard Babkine, *Marie France*

Indrek Hargla est né en 1970 à Tallinn, en Estonie. Passionné de romans policiers et d'histoire médiévale, il publie des ouvrages de science-fiction avant la série Melchior l'Apothicaire, qui court sur plus d'un siècle, de l'époque des Croisades à celle de la Réforme. Il a reçu le prix annuel de la Fondation estonienne pour la culture, ainsi que le prix Eduard-Vilde en 2012 pour *L'énigme de Saint-Olav* (Gaïa, 2013).

Après *Le spectre de la rue du puits*, *Le glaive du bourreau* est la troisième enquête de Melchior l'Apothicaire.

Le glaive du bourreau

du même auteur
chez le même éditeur

L'énigme de Saint-Olav (2012)

Le spectre de la rue du puits (2013)

Ces ouvrages sont aussi disponibles en poche, collection Babel.

Ouvrage traduit avec l'aide de la Fondation estonienne pour
la culture, programme Traducta, du Centre National du Livre,
Paris, et du ministère de la Culture estonien.

Indrek Hargla

Le glaive du bourreau

traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Timuka tütar

Illustration de couverture :
© Tony Watson/Arcangel Images

© Indrek Hargla, 2011
© Gaïa Éditions, 2015, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-570-1

Avant-propos

Tallinn, anno Domini 1422

En l'an de grâce 1422, on parlait beaucoup à Tallinn de guerre, de politique et d'argent. Pendant l'été, un nouveau conflit avait éclaté entre l'État monastique des chevaliers Teutoniques et l'Union de Pologne-Lituanie, connu de nos jours sous le nom de « guerre de Gollub ». Celle-ci avait pris fin le 27 septembre avec la paix du lac de Melno. L'ordre Teutonique renonçait à la Samogitie, et la Lituanie gagnait du même coup un accès à la mer Baltique, ce qui voulait dire aussi qu'il n'y avait plus de continuité territoriale entre l'ordre Teutonique et l'ordre de Livonie. L'étroite bande de terre, située aux abords de Palanga, qui avait jusqu'alors relié les deux branches, appartenait désormais à la Lituanie. Les *Preussenreisen* – les expéditions guerrières estivales qui conduisaient les chevaliers occidentaux vers la Prusse pour affronter les Lituanais – étaient révolues. On ne sait pas précisément si les hommes de Livonie prirent part à la guerre de Gollub, ni jusqu'à quel point. Quoi qu'il en soit, le feld-maréchal de Livonie fut, du côté de l'Ordre, l'un des huit signataires du traité de Melno. Le grand maître de l'ordre de Livonie à cette époque, Siegfried von Spanheim, est décrit lui aussi par la chronique comme s'étant battu principalement contre les Lituanais.

Si Tallinn ne fut pas directement touchée par cette guerre, la ville n'en était pas moins liée, de multiples façons, aux intrigues diplomatiques qui agitaient l'espace circumbaltique. Après la christianisation – au moins nominale – de la Lituanie (1387-1417), l'ordre Teutonique avait été forcé de défendre et de justifier son existence. Cela avait notamment été l'un des thèmes du concile de Constance, au cours duquel la Lituanie et la Pologne avaient argué que Lituanie et Samogitie ayant maintenant embrassé la foi chrétienne, les croisés n'avaient plus rien à y faire, et que l'État monastique devrait plutôt s'en aller guerroyer à l'Est, contre les Turcs et les Tatars. L'Ordre, lui, faisait valoir qu'il défendait les confins du monde chrétien contre les

schismatiques russes. L'ordre Teutonique, et tout spécialement sa branche livonienne, étaient les seuls à sentir et à reconnaître le danger que représentaient les Russes pour toute la région. L'Histoire devait montrer la justesse de ce point de vue. Mais vers 1422, les autres dirigeants étaient incapables de voir en Novgorod ou Pskov – sans parler de Moscou – le moindre péril. Le roi de Scandinavie, Erik de Poméranie, favorisait par tous les moyens le commerce avec la Russie, pendant qu'au même moment l'Ordre cherchait à le limiter. Sous la pression de l'Ordre, les villes de Livonie devaient mettre en œuvre vis-à-vis de la Russie ce qu'on décrirait aujourd'hui comme un embargo sur l'exportation de marchandises stratégiques. Il était interdit d'acheminer vers la Russie des chevaux de guerre, du sel ou du fer. Cela causait naturellement beaucoup de mécontentement, car le commerce du sel avec la Russie avait enrichi des dynasties entières de marchands. Chaque année, la Hanse dépêchait une flotte considérable vers la France et le Portugal, pour y acheter à bon marché du sel qui, par l'intermédiaire de Tallinn – l'entreposage du sel à Tallinn était obligatoire –, serait échangé à Novgorod contre des fourrures. Presque tous les nobles d'Europe pouvaient ainsi se parer de fourrures venues de Russie, et Tallinn jouait un rôle essentiel dans la mode de l'époque. Les bénéfices du trafic avec l'Est étaient substantiels, et les marchands étaient prêts pour cela à fermer les yeux sur les réalités politiques et idéologiques – à Tallinn, le Conseil avait même permis aux Russes de disposer d'une chapelle pour y célébrer leur culte hérétique.

Les relations entre les bourgeois et l'Ordre s'assombrirent encore à l'occasion de la « réforme monétaire » de 1422, qui n'était au fond qu'une dévaluation. La diminution du titre en argent des dénominations monétaires en circulation était depuis longtemps, en Europe, un moyen pour les gouvernants d'augmenter leurs recettes. Si elle répondait aux besoins de l'Ordre, la réforme monétaire frappait douloureusement la bourse des gens modestes. Le nouveau système monétaire fut exposé aux représentants des villes, dans le cadre d'une refonte du droit coutumier, à la diète de Vönnu, le 27 août. L'artig laissait la place au schilling (*killling*), qui devait contenir trois fois plus d'argent.

Une telle situation politique fournissait au roi Erik un contexte favorable pour trouver, en Livonie, des alliés parmi les vassaux

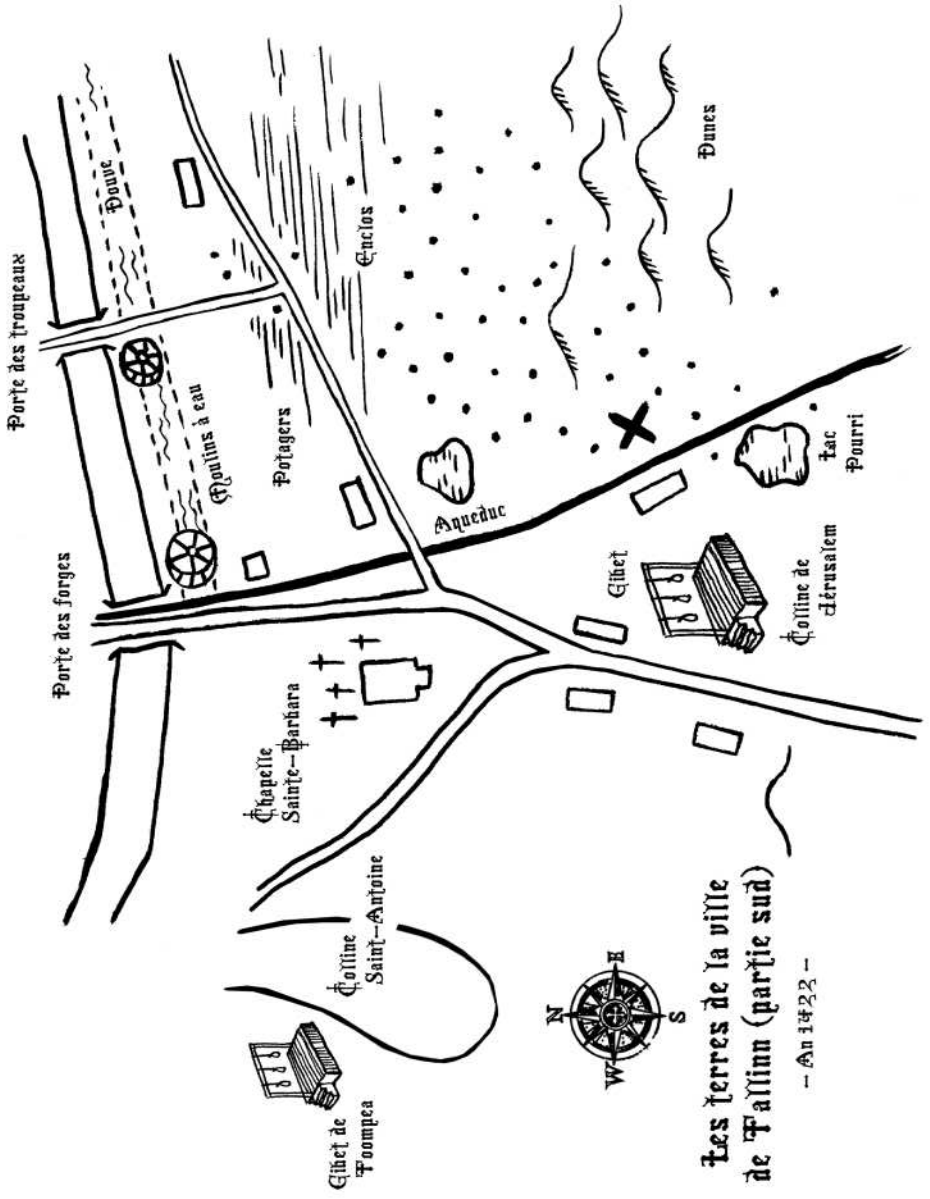
ou les bourgeois. Des émissaires de Scandinavie s'efforçaient de convaincre les villes qu'il leur serait, sous l'autorité d'Erik, plus facile de commercer avec la Russie. Pourtant, deux ans plus tard, Erik allait être contraint de changer ses plans et de s'allier à l'Ordre.

La foire au hareng qui se tenait annuellement à Skåne (en allemand, le *Schonemarkt*) était le rassemblement commercial le plus important et le plus connu dans la région – on y venait même depuis la France ou l'Angleterre. Outre le hareng, tout se négociait là-bas, et la foire rapportait des sommes énormes à la couronne danoise. Elle avait connu quelques années de déclin alors que les Frères Vitaliens régnaient sur les mers, pour reprendre de plus belle, jusqu'à ce que des changements interviennent dans les migrations des harengs et entraînent son extinction.

Le dominicain Johannes Nider (1380-1438) était le grand théologien, faiseur d'opinion et réformateur de son époque. Son *Formicarius* (« La Fourmilière ») avait été lu abondamment : c'était une compilation d'*exempla*, où il était question d'apparitions, de prédictions, de sorcellerie et de possession démoniaque. À sa manière, l'ouvrage constituait un manuel de démonologie, qui allait être cité à tout propos par les auteurs du *Malleus Maleficarum*, de sinistre réputation. Il y a quelques lacunes dans la biographie de Nider, et sa présence à Tallinn au début de l'automne 1422, si elle n'est pas attestée, n'est pas davantage exclue. On ne sait pas grand-chose de ses actes et de sa localisation entre la fin du concile de Constance, en 1418, et novembre 1422, date de son immatriculation à l'université de Vienne. Dans un registre tenu par les dominicains de Tallinn et conservé jusqu'à aujourd'hui, une entrée concerne les frais d'hébergement du savant frère I. Nider à l'époque des disputes ; en dehors de cela, tout ce qui concerne la présence de Nider à Tallinn est hypothétique.

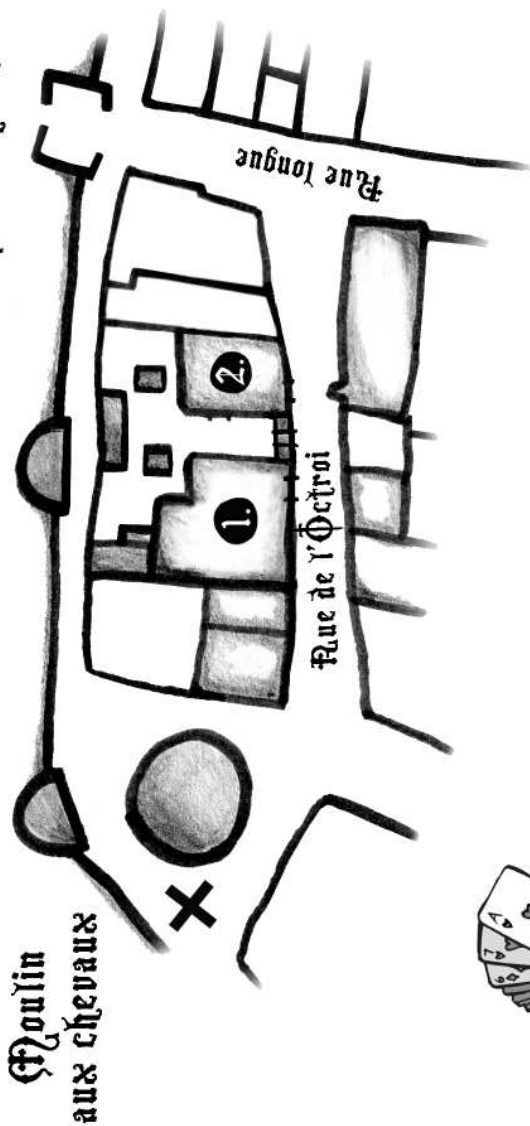
Les citations de saint Augustin (354-430) à l'aide desquelles Melchior résout l'énigme criminelle sont tirées des *Confessions*. Augustin, dans le dixième livre, y analyse la mémoire de l'homme et balise un chemin pour atteindre la vérité. Ce Père de l'Église et philosophe était évêque d'Hippone (aujourd'hui Annaba, en Algérie).

On trouve également en 1422, dans les registres du Conseil de Tallinn, la première mention de l'Apothicairerie.



**Les terres de la ville
de Fallin (partie sud)**

Grande porte côtière



La rue de l'Œctroi

— An 1422 —

- ① Maison Uferdynchusen
- ② Maison annexe
- X Cadavre

Première partie

1422

*Au pied des remparts,
entre la porte des Forges et la porte des Troupeaux
16 septembre, dans la soirée*

Wibeke Bose avait dix-sept ans, et dans sa vie elle avait vu à plusieurs reprises un homme en tuer un autre. Par trois fois au moins elle avait vu décapiter quelqu'un, et plus souvent encore elle avait assisté à la pendaison d'un homme vivant. Elle savait que les condamnés perdent la raison avant leur exécution, implorant de n'importe qui miséricorde et pitié, promettant tout et le reste, ou maudissant tout le monde, y compris les saints, Dieu et ses anges. Elle se souvenait de leur regard, dans lequel pouvait luire la démence où les jetait la peur de la mort, ou au contraire une totale indifférence, comme si ce n'était pas à eux que tout cela arrivait, comme s'ils assistaient en spectateur à leur propre exécution, sans croire à la possibilité de leur mort imminente. C'est vrai, certains basculaient dans la folie au moment de mourir, ils gémissaient et hurlaient, ils se débattaient, rampaient dans la boue, demandaient grâce. D'autres se laissaient mener, muets, à l'abattoir, et ils se taisaient jusqu'à ce que le glaive du bourreau sépare leur tête de leur corps. Mais ensuite, le sang jaillissait des uns ou des autres de la même façon, ou, suspendus à leur corde, ils tressautaient tous pareillement, se souillaient et demeuraient enfin immobiles.

Wibeke Bose avait vu beaucoup d'hommes mourir, car elle était la fille du bourreau, et elle était tenue de regarder comment son père exécutait les condamnés. C'était une exigence de ses parents : elle ne devait pas avoir honte de son père, et il fallait qu'elle sache quel travail apportait le pain sur sa table, mettait des vêtements sur ses épaules et amenait, l'hiver, la chaleur dans sa maison.

La loi prévoyait que les vêtements d'un condamné revenaient au bourreau, et bien des fois, Wibeke avait aidé sa mère à laver

et à rincer des vêtements ensanglantés et tachés d'excréments, avant de les revendre au marché ou à la foire si personne dans la famille n'en avait besoin. Naturellement, les gens de la ville savaient bien d'où ils sortaient, et du coup il fallait bien les vendre un peu moins cher – mais on les achetait tout de même, peu importait au fond que d'aucuns froncent le nez ou essaient de marchander. Le principal, c'était que les vêtements soient intacts et propres, et le Conseil avait d'ailleurs prévu que s'il fallait faire subir à un condamné le supplice de la roue, le bourreau avait le droit de commencer par le déshabiller, pour que ses vêtements ne soient pas abîmés.

Aujourd'hui, pourtant, Wibeke avait vu pour la première fois de sa vie une mise à mort brutale, qui ne faisait pas suite au verdict d'un tribunal, mais par laquelle un individu en avait châtié un autre en exécutant la sentence qu'il venait de prononcer lui-même, le mettant à mort séance tenante. C'était un spectacle épouvantable, barbare et répugnant.

La fille d'un bourreau n'avait pas la vie facile, pas plus que le bourreau lui-même. On gardait ses distances face à l'exécuteur et à sa famille, on disait qu'il s'agissait d'une profession sans honneur – non que ce travail ôtât son honneur à l'homme qui l'exerçait, mais parce que l'activité n'avait pas la même noblesse que, disons, celle du cordonnier ou de l'orfèvre. Le bourreau agissait sur ordre du Conseil, pas comme l'artisan qui décidait lui-même quoi faire et quand le faire : il était là pour débarrasser le rebut de la ville. C'est sans doute pour cette raison qu'il avait pour fonction supplémentaire de déblayer les ordures qui s'accumulaient devant les maisons, si les habitants ne l'avaient pas fait eux-mêmes. Dans ce cas, la coutume l'autorisait à demander à habiter quelque temps dans la maison en question, et on ne pouvait pas le lui interdire.

Mais le bourreau ne tuait jamais personne de son propre chef : il ne faisait qu'obéir aux ordres du Conseil installé par les hauts seigneurs, et son activité était régie par le droit. Il était l'exécuteur de la volonté du Conseil et des citoyens.

Néanmoins, une marque était posée sur lui, ainsi que sur sa femme et ses enfants. Le bourreau, de par ses fonctions, faisait ce que personne d'autre ne faisait, et sa famille y était mêlée de près. Personne ne voulait devenir l'ami du bourreau, très rares

étaient ceux qui acceptaient d'être les amis de sa fille, et un seul homme, dans Tallinn, souhaitait épouser la fille du bourreau.

Avait promis d'épouser la fille du bourreau, se rappela Wibeke, furibonde. Avait promis de l'épouser et avait prononcé mainte belle parole, promis même d'obtenir l'autorisation paternelle, et voilà que ce compagnon forgeron, Ewert Brakele, suivait désormais Lype Holte, la fille du menuisier, l'aguichait, lui achetait même des friandises à la foire et lui débitait tout un tas de boniments, au point que Lype – dont chacun savait qu'aucun homme n'avait besoin de la flatter bien longtemps – ne cessait de rire, et que pour finir tous deux avaient disparu dans le bosquet qui s'étendait entre le champ de foire et la colline des Blanchisseurs.

C'était jour de foire, celle-ci se tenait à l'extérieur de la ville : les guildes et le Conseil avaient fait abattre des bêtes qu'on avait embrochées au pied des remparts, les porteurs de bière et les brasseurs vendaient de quoi se désaltérer, et l'on faisait cuire aussi des légumes, sur la braise. Les paysans vendaient des poules, les domaines de la ville leurs poulains, d'autres encore toutes sortes de choses... De bon matin, cordonniers, bourreliers, cordiers, tailleurs et artisans divers s'étaient installés derrière leurs étals de fortune ; il y avait là aussi des poissonniers, des boulangers et des bouchers, et même l'apothicaire, qui vendait ses fameux biscuits et confiseries. Toute une foule déambulait, des gens venus de près ou de loin, des domaines de la ville, des terres de l'Ordre ou des villages appartenant à l'évêque ; on croisait des paysans, des mendiants et des infirmes, des bourgeois, des gens travaillant pour l'Ordre ou pour l'Église. Même des dominicains s'étaient dérangés, qu'on avait placés en première position auprès des tables chargées de bière et à qui l'on avait demandé de raconter des histoires. Le Conseil avait envoyé ses musiciens, qui soufflaient dans leurs trompes et frappaient leurs tambours, et le commandeur lui-même avait dépêché sa propre chapelle, qui jouait du flageolet et du cornet au pied de la porte des Troupeaux. Le Conseil avait encore fait venir des illusionnistes, des jongleurs, des magiciens et un montreur d'ours. Les sœurs de Saint-Michel déclamaient un mystère sur les tourments de quelque noble vierge, mais les badauds se pressaient plus volontiers pour admirer les jongleurs venus de Riga, dont le

chef avalait même une épée. Les illusionnistes aux parures multicolores promenaient une femme à barbe, qu'ils dévoilaient pour de l'argent, et ils exécutaient toutes sortes de tours, faisant disparaître entre leurs doigts des pièces de monnaie ou des billes de verre qui réapparaissaient ensuite sous le col d'un spectateur. Les bateleurs faisaient des sauts périlleux, bondissaient à travers des cerceaux, marchaient sur une corde tendue entre deux pieux en tenant dans chaque main une torche enflammée qu'ils lançaient en l'air et rattrapaient.

Vers midi, les Têtes-Noires de Tallinn avaient revêtu leurs armures et s'étaient livrés à un simulacre de bataille pour montrer quels guerriers valeureux ils étaient. Puis on avait accroché un bouquet au sommet d'un poteau, et les Têtes-Noires, à cheval, essayaient de le décrocher avec leur lance. La gaieté et la joie régnaient, auxquelles Wibeke aurait dû brûler de prendre part. Sa mère se tenait dans l'ombre d'un arbuste et vendait les vêtements et les souliers des condamnés ; Wibeke l'avait aidée toute la journée, avec son frère, et la mère avait fini par lui permettre de courir faire un tour de foire – et Wibeke avait couru, car elle voulait trouver Ewert, qui avait promis d'être là. Mais quand elle l'avait enfin trouvé, elle s'était presque effondrée sur place, de mauvaise humeur et de déception. Cet Ewert était un menteur et un fourbe ; tout le monde le lui avait dit, et maintenant Wibeke pouvait voir de ses propres yeux que c'était la vérité.

Le champ de foire s'étendait entre la porte des Troupeaux et celle des Forges. De là partait une large route, que bordaient deux tavernes misérables et qui permettait de rejoindre les chemins venant du port et contournant la ville à l'ouest et au sud. Les deux tavernes offraient aussi un gîte à ceux qui s'étaient attardés en route et qui, trouvant closes les portes de la ville, n'avaient nulle part où aller. Entre la route principale et les remparts, au-dessus desquels s'élevait la tour d'Assauwe, couraient des douves et la levée de terre qui les protégeait, depuis le moulin de la porte des Forges jusqu'à celui de la porte des Troupeaux et jusqu'aux étangs de retenue. Entre le pied de la levée et la route se trouvaient les vergers de la ville. Plus au sud, en direction de la colline de Jérusalem, on traversait les pâtures et les champs communaux, qu'entourait une friche si drue qu'elle avait déjà envahi l'ancien étang où s'abreuvaient les chevaux. Quand l'après-midi arriva,

la plupart des visiteurs de la foire étaient déjà souls et s'étaient installés pour cuver, qui sous les pommiers, qui sur la levée des douves ou au bord des étangs, ou en quelque autre endroit. Les buveurs, que les deux misérables tavernes ne pouvaient évidemment tous contenir, prenaient le soleil sur les bancs et dans les fossés. Les filles de joie baguenaudaient parmi eux, et l'une d'elles s'était même installée sur les genoux d'un dominicain corpulent qui lui tâtait la croupe d'une main et, de l'autre, buvait sa bière à grandes rasades. Rassemblés autour du religieux, des tanneurs et des portefaix promettaient de lui payer autant de bière qu'il voudrait, s'il consentait seulement à les absoudre et à leur faire un sermon divertissant. Wibeke fut dépassée par un groupe de jeunes filles de sa connaissance, qui l'incitèrent à courir avec elles jusqu'au pré où l'on avait édifié une balançoire et où l'on allumait un grand feu de joie. Mais Wibeke n'était pas d'humeur à aller où que ce soit ni à parler avec quiconque. Elle était malheureuse, elle avait envie de pleurer, à l'abri des regards, puis de courir chez les religieuses et de les supplier de l'accueillir chez elles, pour de bon et à tout jamais.

Cependant, le ciel avait commencé à se couvrir dans l'après-midi, et des nuages d'orage d'un bleu noirâtre s'étaient amassés au-dessus de la ville. Le mois d'août avait été chaud et convenablement arrosé, toutes les récoltes avaient été abondantes et le peuple se réjouissait. Septembre aussi avait commencé dans la chaleur – une chaleur exceptionnelle –, mais l'automne faisait maintenant valoir ses droits, de plus en plus clairement, sans fléchir et malgré la chaleur que le soleil dispensait encore dans la journée, les soirées étaient désormais fraîches et humides. Quand le ciel se mit à gronder et à lancer un premier éclair, chacun remballa ses affaires à toute vitesse pour les protéger de la pluie. Wibeke aurait dû elle aussi aller aider sa mère, mais elle n'avait pas le cœur à cela : elle ne voulait voir personne, elle ne voulait parler à personne. Ses larmes et sa tristesse n'avaient pas besoin de témoins. Elle chercha un endroit où elle pourrait pleurer tout son soul, puis se relever assez forte pour ne plus jamais accorder à Ewert le moindre regard et oublier à tout jamais ce misérable prétentieux.

Lorsque les premières gouttes glacées tombèrent du ciel, accompagnées par le grondement du tonnerre, elle se tenait en

lisière du bois derrière l'écurie d'une des tavernes, et elle sentait que le moment était venu de pleurer pour ne plus jamais avoir à le faire par la suite, à cause d'Ewert, pour oublier bel et bien ce garçon. Elle ne se souciait pas de la pluie, il lui fallait la solitude, et elle s'enfonça au hasard entre les arbres. Il y avait là quelques bosquets plus denses, et elle erra longtemps, les yeux brouillés et le cœur serré. Elle avait presque traversé le bois, qui s'éclaircissait devant elle, elle apercevait le canal débouchant du lac et, au bord de ce dernier, l'échafaud, le lieu de travail de son père, quand...

Elle vit un homme en tuer un autre.

Ils se trouvaient à quelque distance, entre les arbres ; on voyait déjà moins clair, la pluie tombait maintenant en abondance. Wibeke ne distinguait pas clairement leurs visages, mais elle vit un homme portant une cape noire avec une capuche en tirer un autre pour lui faire franchir un fossé, et tous deux riaient. Le deuxième personnage portait un court manteau de drap vert à col de fourrure et un chapeau en forme de cornet, il titubait et tenait à peine debout. Soudain, l'homme en noir renversa l'autre et ramassa une pierre. Puis il le frappa à la tête, vite et fort, à plusieurs reprises, comme s'il avait enfoncé un clou dans un plancher à coups de marteau. Il frappa jusqu'au moment – même Wibeke le vit – où le sang jaillit et où l'homme à terre cessa de remuer. Wibeke poussa un cri et porta aussitôt la main devant sa bouche, effrayée. Elle ne savait pas si l'homme l'avait vue, mais il avait relevé la tête, c'était certain, et regardé autour de lui.

Mais Wibeke courait déjà, et la peur lui fit avaler le cri suivant. Il pleuvait à verse, Wibeke courait en direction de la ville, les branches mouillées lui fouettaient le visage, ses vêtements étaient trempés. D'un bond, elle se blottit derrière un tas de débris de bois, et elle regarda prudemment de tous côtés. Personne ne semblait l'avoir suivie ; au loin, sur la route, retentissaient les appels des derniers visiteurs de la foire, mais autour d'elle, seules les gouttes de pluie se faisaient entendre. Faisant un détour, Wibeke retourna vers l'endroit où l'homme avait été tué. Elle en était toute proche, elle voyait déjà le vêtement de drap vert, le visage couvert de sang et le chapeau conique que l'homme avait perdu en tombant.

Puis elle poussa un cri, car l'homme – mais ce n'était pas un homme mûr, plutôt un *jeune* homme, pour autant que Wibeke pût en juger à sa silhouette – venait soudain de tressaillir distinctement et de lâcher un gémissement. C'était peut-être l'ultime sursaut précédant la mort, car la fille du bourreau savait bien que même le corps d'un homme décapité pouvait être pris de spasmes avant la mort définitive. Elle aurait voulu se précipiter auprès de lui pour voir s'il était encore en vie, mais la jeune fille entendit alors une branche craquer dans son dos. Effrayée, elle se retourna et aperçut à travers la pluie une forme noire qui avançait entre les arbres, dans sa direction. Elle se remit alors à courir, longtemps, aussi longtemps qu'elle en eut la force, et elle ne s'arrêta qu'une fois ressortie du bois, quand elle se sentit en sécurité : devant elle se dressaient les remparts de la ville, et elle distinguait, entre les champs, le lieu où l'on abreuvait les chevaux. Elle reprit son souffle et courut de nouveau en direction de la porte des Troupeaux. Elle n'y vit pas le moindre garde et elle poursuivit sa course, passa sous l'avant-porte et sous la herse, traversa la rue par où l'on faisait sortir les troupeaux, fendait la foule compacte qui cherchait à s'abriter de la pluie, traversa la place de l'Hôtel-de-Ville, suivit la rue Sous-la-Colline et, empruntant un passage voûté, rejoignit enfin la petite maison de Wulf Bose, le bourreau de Tallinn ; là, elle se jeta dans les bras protecteurs de son père et lui raconta ce qu'elle venait de voir.

La nuit commençait à tomber lorsque le bourreau, accompagné de sa fille et d'un fonctionnaire du Conseil, se rendit sur le lieu du crime. La pluie avait cessé, les nuages d'automne obscurcissaient le ciel déjà sombre. Arrivés sur place, ils virent bien l'herbe foulée et les éclaboussures de sang, mais ils ne trouvèrent pas le moindre cadavre.